

Benoît La Maurie

# Les Anges récalcitrants



Benoît La Maurie

## Les Anges récalcitrants

© Benoît La Maurie, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-9920-2

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs, mais elles en font après le miel, qui est tout leur ; ce n'est plus thym ni marjolaine : ainsi les pièces empruntées d'autrui, [l'enfant] les transformera et confondra pour en faire un ouvrage tout sien, à savoir son jugement. »*

Montaigne, *Les Essais*, I, 26, « *De l'institution des enfants* ».

# I

Ce soir-là le D<sup>r</sup> Alosyus Bontemps rentrait chez lui en toute hâte après avoir passé comme à son habitude une longue journée harassante à diagnostiquer toutes les petites pathologies domestiques de ses aimables concitoyens de Saint-Saëns, charmant bourg situé au pied la forêt d'Eawy dans lequel il avait ouvert son cabinet depuis bientôt vingt-cinq ans. Il fuyait, ombres parmi les ombres, éclairé fugitivement par les halos des réverbères, pressé de se retrouver enfin chez lui, ignorant qu'il avait encore un dernier rendez-vous à honorer avec, ni plus ni moins, son destin. Le col rabattu pour se protéger du vent froid qui lui cinglait le visage, les mains gourdes engoncées dans les poches de son lourd manteau, il nota que c'était un soir de pleine lune, présageant pour la nuit quelques gelées pour un printemps qui avait décidément du mal à s'installer. Au moment où il déboucha rue des Tanneurs, il fut surpris par l'aspect sinistre de la Varenne dont le lit noyé dans les brumes débordait en nappes vaporeuses sur les rives, s'agrippant aux ponts et s'élevant par endroits dans l'air nocturne comme un linceul triste sous le spectre de la lune. Il n'y avait pas un bruit. Tout semblait figé dans le froid et le silence. Même les eaux dont on entendait à peine le lent écoulement glacé résonner comme un chant d'outre-tombe. Un frisson parcourut notre bon docteur. Il se pressa davantage, se réchauffant à l'idée de se retrouver au plus vite dans la chaude intimité du foyer, se voyant déjà affalé dans son fauteuil devant la cheminée allumée, bienheureux, un verre de bon whisky en main. Allergique à la pratique du sport, il s'était lui-même prescrit cette heureuse médecine selon une posologie toute personnelle, quasi homéopathique, pour entretenir ses artères, car s'il aimait les plaisirs raffinés, notre bon docteur détestait tout autant les excès. Puis quel meilleur moyen envisager pour décompresser d'une longue journée de labeur et pour lutter contre cette microdépression liée à la saison, où la pluie, le froid et les sautes de température mettent à l'épreuve tout l'organisme ! À ses patients il ordonnait la vitamine C et la pratique assidue du sport ; le concernant, il se montrait beaucoup moins doctoral et surtout plus magnanime.

Il arriva quasiment essoufflé, mais enjoué chez lui, défit prestement son manteau, l'accrocha d'un geste machinal à la patère de l'entrée et s'apprêtait à se diriger vers la cuisine pour embrasser son épouse sur le front d'un baiser débonnaire, quand il entendit des rires et le bruit d'une conversation provenant

du salon. Avait-il bien entendu ? Des invités un lundi soir ? Voilà qui était singulier, voire irritant. Qu'avait-il oublié ? Non, il ne voyait pas. Du reste, il recevait peu. Il pensa à l'anniversaire d'Amélie. Cependant il l'avait déjà fêté ensemble deux semaines auparavant avec ses beaux-parents dans un très bon restaurant, c'est-à-dire très cher, tout autant pour satisfaire son épouse que pour impressionner le beau-père qui lorgnait toujours en ces occasions sur l'addition et sifflait d'aise en regardant sa fille, trop content de ne pas déboursier un sou. Certains investissent dans l'immobilier, d'autres dans des montages financiers. Comme notre bon docteur n'était ni audacieux ni compétents en ces deux domaines, il avait préféré très tôt investir dans son couple, s'assurant ainsi un rendement plus discret, mais beaucoup plus sûr que toutes autres spéculations à ses yeux toujours trop hasardeuses et qu'on appellera la paix dans le ménage ! Fini donc les disputes ou les remontrances des premières années de mariage d'une épouse toujours insatisfaite – ce qui est très souvent le propre des gens qui s'ennuient, d'autres auraient dit qui s'emmerdent ! Fini aussi les réflexions policées et teintées d'ironie du beau-père Magloire qui prenait systématiquement parti pour sa fille unique. Fini enfin les ruminations secrètes et les vengeances amères qu'il gardait pour lui, n'osant s'imposer dans son couple, car étant d'un caractère débonnaire, il oubliait très vite les reproches de la veille. Était-il heureux ? Oui, sans doute, comme on peut l'être après presque trente ans de mariage où l'on a fini par composer avec le caractère de l'autre et à s'habituer à sa présence. Avait-il d'ailleurs jamais connu la passion, du moins l'amour véritable qui s'impose dans la chair émue ? Oui, sans aucun doute là aussi, il avait vécu ces jours heureux où on regarde le cours des choses avec ce regard à la fois niais et ébahi, plein de béatitudes et de tendresse ; où on se sent d'humeur joyeuse à rire de tout et de rien, à se sentir pousser des ailes ; où la présence de l'autre suffit à vous combler ! De cette époque-là il gardait en lui un souvenir précis, heureux entre tous, qui avait scellé définitivement le sort du jeune couple qu'ils étaient alors. C'était un soir d'été. Le jeune couple s'était installé sous le tilleul pour profiter de la douce tiédeur de la nuit étoilée et ils conversaient à mots doux au bord de la mare qui avait pris soudain un aspect merveilleux sous le disque laiteux de la lune, nimbant le paysage nocturne d'une lumière argentée. De temps en temps leur parvenait le chant de la brise dans les feuillages qui caressait leur visage et remuait des relents lourds de vase, pendant que dans le silence résonnaient le croassement grave des grenouilles, le ploc d'un poisson attrapant quelque insecte et le violon ténu des moustiques devenus soudain si agaçants et si teigneux. Voilà qui était contrariant. Pourtant Amélie avait disposé

quelques bougies à la citronnelle dans de petits photophores et cela faisait vraiment joli selon elle, ces petites lumières scintillantes posées comme des lucioles dans l'herbe, se gardant bien de dire à Alosyus qu'il s'agissait là d'une idée du père qui entendait surveiller discrètement à distance le jeune couple, la mare étant à vue depuis les fenêtres du salon. Il faut préciser qu'à cette époque-là, Alosyus était encore un jeune étudiant en médecine, certes issu d'une bonne famille de Blangy, cependant méfiant dès qu'on s'intéressait un peu trop près à sa fille et sûr de son bon sens paysan qui lui avait appris bien des choses grâce à l'observation de la nature – ainsi, comme il aimait à le dire, *un taureau dans son enclos n'est pas moins pis que lâché dans son pré* –, le père d'Amélie avait préféré prendre certaines précautions. Après tout, on ne connaissait pas trop le gars dans le coin. Aussi le fermier épiait tout geste qui aurait été déplacé, prêt à intervenir de façon péremptoire, mais diplomatique en qualité de futur beau-père, hésitant encore quant au moyen à utiliser, entre la fourche et le fusil.

Tout à coup on bougea, ce qui intrigua le père Magloire. À distance, Alosyus avait l'air empressé et il entraînait avec lui Amélie qui poussait de petits cris de joie et de peur, faisant attention à ne pas trébucher entre les mottes de terre irrégulières du près. Le jeune couple semblait fuir, mais chose étrange, vers la ferme. En effet les bougies bon marché au parfum de synthèse si généreusement offertes semblaient n'avoir eu aucune action répulsive sur les moustiques. Au contraire, attirés par la lumière, tout un escadron d'insectes s'était jeté sur le jeune couple qui avait tenu bon comme il avait pu, vaille que vaille sous la mitraille, alternant les mots doux avec les jurons, les caresses avec les gestes agacés, les baisers chastes avec les claques, là sur le bras, là encore sur les jambes, et là, oui là, attention sur la joue, aïe idiot ! Puis le temps d'une accalmie, les deux jeunes gens s'étaient sensiblement rapprochés, se bécotant avec la simplicité et la naïveté d'un premier flirt. On en était à une joyeuse séance commune de grattage pour calmer les démangeaisons virulentes de petits boutons qui marquaient la peau çà et là de plaques rouges, lorsqu'Alosyus décida de quitter subitement les lieux. Comme il était en train de contempler la jeune fille, émerveillé par son doux sourire figé de poupée de porcelaine, séduit par ses lèvres étonnamment pulpeuses et intrigué par ses yeux soudain si particuliers, dont les paupières gonflées lui faisaient penser à un boxeur éclaté en fin de match, il comprit enfin que quelque chose n'allait pas. C'est donc alarmé qu'il fuyait vers la ferme, emmenant à son bras Amélie. Mais alors avec quelle énergie le jeune prétendant était entré sans frapper, avait saisi le combiné du

téléphone sans consulter ses hôtes et avait appelé, désespéré, le SAMU, décrivant avec rapidité tous les symptômes d'une réaction anaphylactique chez la jeune fille qui ne comprenait pas du tout ce qui lui arrivait. Non plus que ses parents qui eurent toutes les peines du monde à reconnaître leur fille dans ce visage boursoufflé, déformé par un œdème facial généralisé qui lui donnait l'apparence d'une tête de chou-fleur, prenant progressivement et curieusement des teintes bleutées puis violacées de feuilles d'artichauts ! Car la jeune fille commençait à étouffer. Le beau-père qui, d'effroi, en avait lâché son fusil, dut reconnaître que sans l'intervention énergique et péremptoire du jeune homme, le sort de sa fille aurait été vite scellé. Il considéra a posteriori qu'il pouvait confier cette dernière à ce futur docteur émérite qui saurait veiller à sa place – ou du moins tout autant que lui – sur sa fille, unique objet de son affection. Étant effectivement sa seule héritière, il ne fallait pas s'rater comme il avait pu le confier à son épouse, tout aussi préoccupée que lui par le problème et entièrement acquise à sa cause. De cet incident, chacun tira la conclusion qu'il voulut, ce qui est comme chacun le sait moins l'affirmation d'un avis raisonné que l'expression d'un caractère : Amélie, jeune fille frénétiquement romantique, fut encore plus amoureuse de celui qu'elle considéra désormais comme son héros ; Alosyus, étudiant laborieux en quête de reconnaissance, décida de potasser à fond le chapitre d'allergologie sur lequel il avait fait l'impasse ; et le beau-père, en homme avisé et pragmatique, s'empressa de drainer et de bétonner la mare qui avait finalement disparu au profit d'une fosse à purin.

Pour lors, notre bon docteur se retrouvait désarmé dans le vestibule de sa maison, ne sachant ni quoi penser ni quoi faire. Il avait tout repassé dans son esprit : qui pouvait se trouver dans le salon ? Il n'osait envisager le pire. Était-ce encore une de ces *tea parties* qu'affectionnait tant Amélie, experte en mondanités, affirmant ainsi sa position d'épouse de médecin dans le village et qui rassemblait régulièrement autour d'elle sa petite coterie de dames bien-pensantes, réunion qui s'attardait ce soir en dîner improvisé ? Pour parler de quoi ? De l'horaire dominical de la messe qui ne convenait à personne. 11 h 30 n'était guère commode pour les ménagères. 11 h 00 peut-être, encore que 10 h 30 serait le mieux. Toutefois le père Donatien semblait faire la sourde oreille et ne pas comprendre la gêne de ses ouailles. Pour la fête de Saint-Saëns, il faudrait également changer de fournisseur, les compositions florales de l'an passé s'étant révélées si décevantes pour le prix ! À qui s'adresser sans froisser les susceptibilités de M<sup>me</sup> Roquemont, la fleuriste de la place ? Mais bon, quand



on ne sait pas faire un bouquet, on change de boutique, n'est-ce pas ! Enfin était-il vrai que la commune allait devoir débloquer des fonds pour viabiliser un terrain à destination des gens du voyage ? Dire qu'il n'y avait même pas assez d'argent pour embellir la ville qui n'avait obtenu à ce jour qu'une seule et unique distinction en tant que ville fleurie ! Et on allait donner de l'argent à des étrangers de passage, quelle abomination !

À ce moment-là le D<sup>r</sup> Bontemps ne put retenir un soupir d'exaspération et s'exclama : Mon Dieu, que faire ? Et surtout comment échapper à cette communauté d'esprit pour qui rien n'avait de grâce ? Il était vraiment contrarié, un lundi soir alors qu'il y avait *Castle* à la télévision. Encore une fois que faire ? Et comment se débarrasser de ces trouble-fêtes et retrouver un peu de paix, qu'il avait bien méritée du reste après une journée aussi chargée ? Résolu à traiter cette urgence au plus vite, Alosyus enclencha la porte d'un geste ferme et entra ! Cependant c'est sans aucun doute ce soir-là que le bon docteur comprit qu'il faut faire attention à ce que l'on dit et que l'on est plus souvent écouté qu'on ne croit.

Quelle ne fut pas sa surprise de constater qu'il n'y avait personne dans la salle à manger encombrée comme à son habitude de nombreuses assiettes en faïence accrochées au mur et de multiples bibelots en porcelaines disposés sur le comptoir du buffet et sur l'îlot central de l'opulente table en chêne ; personne non plus dans le petit salon devenu un peu étroit depuis l'acquisition récente d'un gros canapé et de deux fauteuils tout aussi imposants en cuir de vachette, ornés d'appuie-tête faits au crochet. Achat inutile et coûteux selon Alosyus, indispensable et chic selon Amélie ! À la fois ravi et soulagé, notre bon docteur se servit un whisky pensant qu'il irait aussitôt après retrouver son épouse dans la cuisine pour prendre son plateau-repas et manger confortablement installé devant la télévision, quand il sursauta ! Là, sur le canapé précédemment vide, était assis un jeune homme à l'air affable, peut-être amusé, qui semblait l'attendre.

— Bonsoir !

— Euh oui, pardon je ne vous avais pas vu, bonsoir. Vous êtes ?

— Gabriel.

— Une connaissance d'Amélie ?

— Non, pas du tout ! Plutôt de vos amis.

Décidément Alosyus ne comprenait pas. Son visage ne lui disait rien. Trop jeune pour être un de ses collègues, même s'il n'aurait su exactement lui donner son âge, trop vieux aussi pour être un de ses neveux qu'il ne voyait plus guère, il est vrai, les liens s'étant hélas distendus avec son ex-belle-sœur. À le regarder de près, il avait une physionomie juvénile qui contrastait étrangement avec un regard à la fois grave et profond. Alosyus était dérouté. Qui était-il et que faisait-il dans son salon ? Un ami à lui ? Tout cela n'était pas clair. Puis cette façon de tourner autour du pot. Il voulait des réponses claires et il les eut sans rien demander, pour sa plus grande surprise, avec une franchise désarmante.

— Je suis de ces visiteurs que vous avez coutume d'appeler un ange. Cependant je préfère sans commune mesure le terme de messenger.

— Bien sûr, et moi je suis la reine d'Angleterre ! rétorqua Alosyus du tac au tac, sans réfléchir et agacé par la tournure que prenait la conversation.

Cependant le jeune homme garda son flegme et répondit naturellement : « Non, car je puis vous assurer que ce n'est pas le genre à boire du whisky passé vingt heures ! »

La réplique aurait sans doute porté à rire si Alosyus n'avait pas été si fatigué. Elle finit au contraire de l'exaspérer, n'étant vraiment pas d'humeur à ce qu'on se payât sa tête ce soir-là. Il analysa brièvement la situation avec son sang-froid habituel, celui d'un praticien confronté à une urgence : un inconnu était chez lui, se présentant comme un ange, assis sur son canapé. Option un : il avait affaire à un malade à tendances psychotiques, échappé peut-être du foyer médicalisé de Grugny situé à peu de distance de là, à peine une vingtaine de kilomètres. En conséquence de quoi il était potentiellement dangereux et il fallait agir avec prudence. Option deux : il s'agissait d'une hallucination due à l'encaustique, produit qu'affectionnait Amélie. L'odeur lourde de térébenthine lui causait toujours des migraines et il pensa sagement que les émanations, plus fortes que d'habitude, lui déclenchaient cette fois-ci au lieu de céphalées, une distorsion véritablement pernicieuse de la réalité. Un seul détail porté à son attention infirma cette hypothèse : cela ne sentait nullement l'encaustique, Amélie ayant ses crises encaustinatoires deux fois l'an, à la fin du printemps et au début de l'automne, entre les rhumes des foins et les gastros ! Option trois : il s'agissait effectivement d'une hallucination dont la cause serait à mettre sur le compte de trop de fatigue et de surmenage, n'osant diagnostiquer une crise plus profonde, le terrain étant hélas très fragile dans la famille et propice à ce genre de